Jacques ELLUL, *Éthique de la liberté ; Les sources de l'éthique chrétienne*

Genève, Labor et Fides, 2019 [1973-1975], 715 p. ; inédit, parties IV et V de *Le vouloir et le faire*, introduction et notes de Frédéric Rognon, Genève, Labor et Fides, 2018, 314 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57517>

DOI : 10.4000/assr.57517

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 196-198

ISBN : 978-2-7132-2826-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Jacques ELLUL, *Éthique de la liberté ; Les sources de l'éthique chrétienne* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 22 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57517> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57517>

Ce document a été généré automatiquement le 22 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Jacques ELLUL, *Éthique de la liberté ; Les sources de l'éthique chrétienne*

Genève, Labor et Fides, 2019 [1973-1975], 715 p. ; inédit, parties IV et V de *Le vouloir et le faire*, introduction et notes de Frédéric Rognon, Genève, Labor et Fides, 2018, 314 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Jacques ELLUL, *Éthique de la liberté*, Genève, Labor et Fides, 2019 [1973-1975], 715 p. ; *Les sources de l'éthique chrétienne*, inédit, parties IV et V de *Le vouloir et le faire*, introduction et notes de Frédéric Rognon, Genève, Labor et Fides, 2018, 314 p.

- 1 Longtemps, et ce fut la ligne de crête de sa philosophie déployée dans le champ de la foi chrétienne, Jacques Ellul a passionnément fait exploser les certitudes liées à l'usage de catégories de pensée et d'analyse que l'on imaginait aller de soi, et qui constituaient le meilleur des sciences sociales et l'espace privilégié de leurs débats. Et rien, passé ce coup de force, ce coup d'éponge, ne semblait plus faire sens à ses yeux, tant le cadre interprétatif était radicalement déconnecté des axiomes et hypothèses en usage dans les champs sociaux de notre modernité. Le mot, ici, ne vient pas au hasard. Il ne recouvre pas seulement l'ensemble des thématiques sollicitées pour une connaissance et une analyse intimes des mécanismes et institutions qui forment et fondent l'assise de la vie sociale, ses raisons et ses déraisons, son historicité, ses temporalités propres. Ellul traverse l'ensemble de ces instances – sciences humaines, philosophies, arguments économiques – dans leurs tentatives de donner un sens au monde d'aujourd'hui, en la diversité de ses performances. Il en identifie ses limites de sens, ses incohérences, ses périls. Ainsi de la technique, à quoi l'auteur a consacré des analyses majeures (*La technique et l'enjeu du siècle*, 1954 ; *Le bluff technologique*, 1988 ; *Théologie et technique*, 2014, voir ASSR 168). Le sous-titre de ce dernier ouvrage, *Pour une éthique de la non-puissance*, résumait en une formule lapidaire l'urgence et la radicalité d'une pensée alternative,

d'emblée venue à son exacte expression. Fondée sur une lecture du texte biblique où chaque terme est saisi en sa singularité la plus nue, sa puissance d'évocation la plus dense, en sa poétique la plus haute. Parole cristalline, parole de Dieu. Sa Parole, en effet. Là, il n'est de temps de doute. Le verbe est sans défaut. Ellul en mobilise toute la lettre pour en décider de l'esprit qui s'y livre. Il est peu de dire qu'ainsi cette lecture littéraliste puise en elle-même le principe de son authenticité : elle décide de la parole comme seule vérité révélée.

- 2 Projeté dans un monde de signes où la Parole fait la Loi, le lecteur est alors invité à se soumettre à ce principe d'ordre, cet acte qui lève le voile sur l'autre-monde qu'Ellul identifie en effet comme *révélation*, pour en user comme principe de liberté. Que doit-on entendre par liberté, comment concilier instance d'ordre et exigence de liberté ? C'est parce que le chrétien est saisi par cette donation du Verbe, en son autorité sans conteste, qu'apparaît possible « le surgissement de quelque chose de neuf dans le Monde », une fois celui-ci libéré de sa rationalité profane. La liberté est bien cela qui fait « en quelque sorte exploser la réalité », et arme l'homme de foi de « la certitude ferme et puissante des choses invisibles ». Basculement dans l'en deçà/l'au-delà du principe de nécessité – dans un « monde » où la croyance en une contre-évidence est condition d'espérance. En ce basculement décisif, une éthique se définit en fonction de la liberté qu'elle dispose au cœur de la relation qui unit/sépare l'homme et son Dieu. Et l'homme, ici, n'est pas figure de style, mais cet homme par excellence qui est capable d'être l'*Unique*. Il est ainsi un rapport remarquable entre le principe de littéralité qui fonde la lecture d'Ellul – où chaque terme du Texte est considéré en son exception et sa densité –, et l'homme responsable de sa liberté, et libre d'en user comme sujet également d'exception, et singulier. Ainsi va la liberté, dont Levinas, ou Gusdorf, convoqués ici par l'auteur, avaient noté qu'elle exigeait « maintien de la spécificité, entêtement à être soi » et « affaire d'existence ». Nul impératif catégorique en cette liberté, mais accréditation de l'homme comme sujet capable de soi. À déchiffrement littéraliste de la Parole, exceptionnalité de l'homme, et sa mise au net.
- 3 « Infiniment fragile » est cette Parole qui exige que le chrétien maîtrise le contrôle des « puissances », c'est-à-dire ce qui relèverait des « possibles » d'une vie mondaine – et que, dans cet outre-monde libéré de la loi de fer de la nécessité, cet homme puisse assumer sa responsabilité. En tant que sujet libre de ses propres choix. Libre ? Oui, répond Ellul, s'insurgeant contre « le mensonge tragique qui a toujours été de transformer la volonté de Dieu en quelque chose qui lie l'homme [...]. Si Dieu est libre, comment pourrait-il supporter d'être obéi par des esclaves ? ». Au revers du langage, et de l'interprétation à l'infini qu'il autorise, et où il lui advient de se perdre, l'auteur oppose la Parole qui fonde la liberté, par quoi tout, aussitôt, se révèle. Référence à nouveau faite à Kierkegaard qui pense la liberté non pas comme une qualité acquise par l'homme, mais comme « événement de chaque instant [...]. Elle est cet acte individuel [quand] l'espèce est précisément la catégorie de la perte ; le salut, c'est sortir de l'espèce ». Ainsi est-on au plus loin d'une théorie de la liberté comme déjà-là et comme évasion hors des limites de la nécessité, mais au plus près d'une parfaite « conscience du réel ». Où cet homme, comme être singulier, est immédiatement en phase avec la chair du Texte. En ce moment de la réflexion, la querelle du libre arbitre et du serf arbitre paraît alors à Ellul, en ce point rejoint par Paul Ricœur, ou, pire encore, la thématique de la prédestination, comme sans fondement décisif dans l'énoncé biblique.

- 4 Il faut aller plus loin encore sur le chemin de l'éthique de la liberté. Parvenir en ce point de la pensée d'Ellul, où cette si singulière liberté devient « le pire don » que l'on puisse recevoir de Dieu. La liberté « donnée au Christ » affecte l'homme à une « insécurité radicale ». Enrico Castelli avait écrit que la liberté appartenait « à l'inauthentique ». Ellul la relie à « l'absurde et l'insignifiant ». Elle est cette capacité de brèche et d'ouverture dans l'affrontement à la Parole de Dieu. Elle est par là le « climat de l'éthique », parce qu'elle entre en « discordance essentielle avec le monde. » Le philosophe danois dit cette liberté contraignant l'homme « à se choisir soi-même [...], à s'approprier ses propres limites, sa singularité, à retourner à son origine ». Elle est donc créatrice, puisqu'elle est « ouverture sur quelque chose d'autre », amplifie l'auteur. Ici se situe l'un des désaccords entre Ellul et Ricœur. Si pour Ricœur la liberté se déploie dans le rapport « de l'interprétation à la Parole », et donc dans le choix d'un ordre de signification dans un ensemble de possibles, Ellul pose que « la liberté n'a d'être que dans l'invention du nouveau ». C'est dire qu'elle est à même le « travail du texte », travail de prophète, travail de mystique. Œuvre libératoire du sens pour ce locuteur singulier qu'est le croyant. Le différend qui va opposer le théologien protestant à l'Église se situe en ce point précis du raisonnement. La religion, écrit l'auteur, est à l'opposé de la Révélation. Elle institue un référentiel à hauteur d'homme, en sa morale, cette « forme de servitude », et l'éloge des vertus chrétiennes, quand la Révélation brise avec ce confinement de l'esprit, et met cet esprit au défi du risque. « On ne peut être chrétien, disait Kierkegaard, sans avoir mauvaise conscience » – qui vaut négation de la liberté. Au contraire de la morale chrétienne, qui borne et clôt l'acte de croire en la quiétude d'une foi bien tempérée, Ellul ouvre cette foi à sa liberté hauturière, faite « d'imprévisible où domine l'inattendu ».
- 5 La Révélation est le risque que l'on oserait dire... suprême. « Le risque comme volonté de Dieu », écrit l'auteur. La liberté est l'acceptation du risque. C'est un nouveau « style de vie », que la figure du Christ accomplit jusqu'à son terme. En ce terme, jamais atteint, mais à l'horizon de toute éthique chrétienne, le « réel » est mis en contact avec la « vérité », « d'une façon telle que le réel et le vrai ne sont plus intacts ». Il faut donc qu'à chaque instant, le croyant crée véritablement « le visage et l'expression de la Loi ». La vérité est à ce prix : sans cesse recommencer la loi, sans cesse refonder la révélation. Tel est, si l'on peut dire, le destin, ou l'avenir, de l'homme. Non pas de cet homme générique dont Ellul ruine l'illusoire puissance, mais l'homme enfin capable de « s'accepter pour unique », de s'excepter donc, « refusant absolument d'être un anonyme ». Le *sujet*, ce nom de l'homme en son exception. C'est en son nom, désormais, que l'homme ouvrira sa « route personnelle », à l'opposé de la « règle du monde », au cœur de « nouveautés splendides ».
- 6 « Il n'y a rien à ajouter à la Révélation », affirme Ellul. Et les conflits d'interprétation qu'a déclenchés son œuvre tiennent à cette primauté absolue de la lettre en tant qu'esprit, dans sa teneur immédiate. Il ne s'agit pas ici de faire défiler le texte pour en tester l'infini potentiel de raisons – de quel ailleurs, en effet, de quelle posture en surplomb, se prévaudrait la légitimité du test ? –, mais de prendre la Parole à même son jaillissement initial, assuré que son déploiement est la remontée du fleuve à sa source. Il n'est donc pas pensable, pour Ellul, d'affecter de « valeur d'usage » au texte, comme il en irait en une économie morale fondée sur la puissance et l'intérêt personnel. Frédéric Rognon, dans la présentation des *Sources*, rappelle la condamnation incessante du concept même de valeur. La théologie d'Ellul est entièrement consacrée à rompre

radicalement avec le spiritualisme chrétien, les institutions d'Église et les morales et vertus qui dénaturent le sens profond, et à ses yeux, immédiat, de la Révélation. Quand les valeurs « limitent l'homme », s'en détacher ne peut se faire qu'au bénéfice de chaque homme en sa « singularité », seul alors capable de vivre en vérité et en consonance avec le présent du monde. Ellul : « La Parole est la présence du Tout-Autre qui donne un sens à notre vie humaine [...]. Rien ne nous renvoie jamais à un préalablement existant. » Au prix d'un « radicalisme parfaitement intransigeant », qui n'autorise aucun compromis, cette « négation totale de la vie chrétienne ». Aussi bien l'éthique chrétienne de la liberté, sans point d'ancrage dogmatique, suppose-t-elle de penser et vivre le Temps dans son *actualité* « *hic et nunc* », point de départ sans point d'arrivée. Éthique du « fugitif, du relatif ». Loin de toute certitude, la porte est ainsi ouverte à ce que Ellul nomme « l'inaccompli », cette liberté rimbaldienne de donner couleur aux voyelles.